LES
JARDINS DE BETZ,
POÈME,

Accompagné de Notes instructives sur les travaux champêtres, sur les arts, les lois, les révolutions, la noblesse, le clergé, etc.;

FAIT EN 1785

PAR M. CÉRUTTI,

ET PUBLIÉ EN 1792

PAR M. ****,

Editeur du Bréviaire Philosophique du feu roi de Prusse.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,
Chez DESENNE, Imprimeur-Libraire, au Palais Royal, nos. 1 et 2.

1er JANVIER 1792.

Audiebat referentes... de immortalite animæ et sapientium placitis..... levia carmina et faciles versus..... GENIO *indulsit, ut quamquam* LUCTUOSA *mors,* QUIESCENTI *similis esset.*

Il passoit tout le temps que la douleur lui laissoit de libre, à écouter ses amis, à conférer avec eux sur la nature humaine, sur les opinions, sur les gouvernemens; il se faisoit réciter les meilleurs vers, et se faisoit quelquefois lire les siens. Il s'abandonnoit enfin aux plus douces pensées, afin de ressembler à un homme qui se ranime, plutôt qu'à un homme qui s'éteint.

Annales de Tacite, liv. 16.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR de ce Poème philosophique, ne pouvant, dans la maladie qui le consume, ni occuper son esprit, ni le laisser désœuvré, s'en console, ainsi que le mourant dont parle Tacite, en se faisant lire les vers des meilleurs poètes, et quelquefois ceux qu'il a composés lui-même, et qu'il avoit comme oubliés dans son porte-feuille. De ce nombre étoit la description des Jardins de Betz, les plus beaux jardins anglais qui soient en France. Le Poète, en les décrivant, a suivi pas à pas les ornemens qu'ils renferment, tels qu'ils ont été rangés par M. d'Harcour (1) et dessinés par le célèbre Robert. Le poète a décrit avec un soin particulier et un véritable

(1) Le gouverneur de feu M. le Dauphin.

attendrissement, les tombeaux d'Adèle de Crépy et Thybaud de Betz. Il n'a pas moins bien peint les ruines, l'Hermitage, le temple des Druides, et celui de l'Amitié. Toutes ces décorations ont couté des trésors; mais ces trésors ont servi à orner le pays, à rendre la demeure plus saine, et à jeter de l'argent dans le village et les environs de Betz. Un propriétaire qui replante ses jardins ou qui rebâtit son château, replante, rebâtit, sans le savoir, le verger et la chaumière des paysans qui travaillent pour lui. C'est le grand avantage des embellissemens champêtres, le ſeul luxe qui tourne au profit et qui serve d'école d'architecture et de dessin au peuple villageois. Aussi les habitans de Betz sont-ils devenus comme une pépinière d'artistes. L'un d'eux disoit à l'auteur de ce poème : *Donnez-moi une forêt et une coignée, et je créerai un jardin anglais.* Au reste, ce poëme n'étoit point destiné à voir le jour. Fait dans une

promenade, refait dans une soirée, il fut lu le lendemain, admiré ſur le lieu, et renfermé dans le porte-feuille. Ce n'est guère le moment d'en retirer des vers; mais nous osons dire que ceux-ci sont dignes de plaire en tout temps. La grace, l'harmonie, la sensibilité, la morale qui les distingue des poésies communes, nous ont tellement frappés à la lecture à laquelle nous assistions, que nous avons retenu le poème entier par cœur. Nous le donnons au public qui estime le génie de l'auteur, et qui verra que sa philosophie hasardoit, sous le règne des grands, les mêmes vérités qu'elle propagea ensuite sous l'empire du peuple.

On demandera peut-être comment, avec le poème, nous avons pu retenir les notes; mais le secrétaire de l'auteur a bien voulu les transcrire pour nous. Ce n'est pas le dernier présent qu'il nous fera: l'auteur, hors d'état de monter à la tribune nationale,

pour y apporter le fruit de ses longs travaux, a permis à son secrétaire de copier, pour nous et pour le public, les dix-huit discours où il établit et développe un nouveau plan d'éducation publique. Sur ce grand sujet, Locke n'a rien écrit de plus raisonnable, ni Rousseau de plus neuf. L'auteur ne cesse de dire : *Nous avons fait une constitution pour le peuple : il nous reste à faire un peuple pour la constitution.*

LES
JARDINS DE BETZ,
POÈME.

Quels tableaux variés, et quels riches spectacles
Ce lieu, jadis affreux, présente à mes regards!
Pour plaire à Monaco (1), l'industrie et les arts,
Dans ce vallon inculte ont semé les miracles (2):
De stériles genêts, des joncs marécageux
N'offroient qu'un sol aride et des étangs fangeux.
Le monotone aspect d'un bois sauvage et sombre
Sembloit ensevelir le vallon dans son ombre.
Aux bois, aux prés, aux champs, le Génie a parlé:
Des bois, des prés, des champs, la borne a réculé,
Le lieu s'est agrandi (3): mieux découvert, plus vaste,
Il plaît par l'étendue, il plaît par le contraste.
Tout paroît imprévu, tout semble ménagé;
On voit l'économie au sein de l'opulence,
Et l'art, de temps en temps, se montre en négligé,

(1) Madame la princesse de Monaco, passionnée alors pour la liberté champêtre.

(2) Un vallon est le cadre qui prête le plus aux décorations.

(3) Depuis le château jusqu'à la ferme, on compte une lieue: quand la forêt couvroit tout cet espace, il paroissoit à peine contenir quelques arpens.

Pour reparoître mieux dans sa magnificence.
Voyez comme il unit, par ses enchantemens,
L'antique poésie à nos fables modernes,
Des temples, des tombeaux, des rochers, des cavernes,
La leçon de l'histoire, et celle des romans (4) !
Errant en liberté dans ce pompeux domaine,
Le spectateur ému s'assied ou se promène
Sur le sol inégal, sur le sol régulier,
Admire un accident, observe un phénomène,
Voit paroître un géant, un monstre, un chevalier ;
Du vallon, par degrés, gagne un sommet altier ;
Par degrés, du côteau redescend dans la plaine (5) :
Se croit-il égaré dans un obscur sentier ?
Une clarté subite aussi-tôt le ramène.
Chaque site découvre, ou prépare une scène,
Et Betz, revu cent fois, n'est pas vu tout entier (6).

---

(4) Si vous rencontrez des jardins où le genre romanesque domine, soyez sûr qu'ils ont été construits pour une femme. Le genre romanesque est le goût naturel de ce sexe.

(5) Les beautés symétriques, les surfaces planes, les allées droites sont originaires de l'Asie, et forment une partie du faste oriental. Le faste veut tout embrasser d'un coup-d'œil, et montrer sa puissance en bloc.

(6) Le mérite d'un jardin doit être le même que celui d'un livre. Chaque nouvelle promenade, comme chaque nouvelle lecture, doit découvrir des beautés et des pensées qui avoient échappé à la première vue.

Tapissant le vallon, et reposant la vue,
Une prairie, assise entre un double côteau,
Monte vers l'horizon et va verdir la nue.
Aux deux extrémités de sa longue étendue,
Paroissent, pour ouvrir et fermer le tableau,
La ferme nourricière et l'opulent château :
Tous deux, dans le lointain, semblent se reconnoître :
L'un bénit son trésor, l'autre bénit son maître ;
Et tous deux, à la fois, sont bénis du hameau (7).

En fleuve transformée, une eau, jadis dormante,
Descend sur le vallon par une douce pente (8) :

On critique les génies profonds : eux seuls néanmoins ont enrichi les arts : l'or et le diamant sortent du creux des montagnes ; et les perles les plus précieuses se tirent des mers les plus profondes.

(7) Rien ne réconcilie un philosophe avec l'inégalité des fortunes, comme de passer du salon d'un château à la basse-cour d'une ferme. On croit renaître, on croit rajeunir, en se retrouvant au milieu des richesses naturelles, et, pour ainsi dire, au berceau des arts utiles. J'ai vécu tour à tour avec de grands seigneurs et de bons fermiers : je n'ai jamais désiré d'être grand seigneur, et j'ai souvent regretté de n'être pas fermier.

(8) Le cours des eaux est l'objet le plus important pour la fécondité, pour la salubrité et pour la beauté des campagnes. Rien n'annonce mieux la civilisation d'un peuple et les progrès de l'agriculture. Le commerce voudroit rassembler toutes les rivières en canaux navigables, sans considérer que par-là il dessé-

Un vaſte amas de rocs l'arrête dans son cours (9) ;
Mais surmontant bientôt cette masse effrayante,
L'onde se précipite en cascade bruyante,
Puis reprenant sa marche et ses pompeux détours,
Elle vient du château baigner, garder les tours.
Les tours dans son bassin répètent leur image (10).

---

cheroit toute une contrée. Les faiseurs de jardins sacrifient de même l'utilité des petites sources à la vanité de créer un fleuve chargé de ponts inutiles et de limon infect. Les anciens Perses et les éternels Chinois entendoient mieux l'art des jardins. Les premiers faisoient un article de religion de l'arrosement des plantes, et personne n'étoit sauvé chez eux, s'il n'avoit dans sa vie amené dans les champs un filet d'eau au moins. Et quant aux Chinois, on sait que leurs jardins sont rafraîchis, de distance en distance, par des rigoles d'eau tirée des puits, ou amassée dans la pluie.

(9) Je ne saurois souffrir dans les jardins anglais les cataractes artificielles. Rien ne choque plus le bon goût et ne s'écarte davantage de la nature, que de contrefaire les grandes choses en petit. Toute illusion cesse à cette vue, et le plus magnifique jardin ne paroît plus qu'un jeu d'enfant.

(10) Quand on introduit dans un roman quelque sauvage, et qu'on le représente au milieu d'un salon orné de glaces, on ne manque pas de peindre et d'exagérer sa surprise en voyant ces glaces répéter son image. Mais comment seroit-il si émerveillé d'un phénomène qu'il a vu au bord de chaque fon-

Mille arbustes fleuris qui bordent son rivage,
Sur les flots transparens disputent de couleurs.
Des cygnes orgueilleux, navigeant dans les fleurs,
Mêlent au vert gazon l'argent de leur plumage.
Leur mouvement superbe et leur vive blancheur
Semble augmenter encor la grace, la fraîcheur,
La paix, la majesté de ce doux paysage (11).
L'une et l'autre colline attachent les regards:
Entre vingt monumens, jeu superbe des arts,
L'œil obferve d'abord la forteresse antique
Où des peuples de Betz le despote gothique
Régnoit, environné de preux et de remparts.
Debout sur son rocher, le palais des batailles,
Du temps et du canon a sauvé ses murailles.
C'est un vieillard robuste, et dont la vétusté
N'offre aucun signe encor de la caducité.
Vu par trente hameaux qu'il découvre et domine,
Ce donjon est toujours le roi de la colline.

---

taine, au bord de chaque fleuve, et particulièrement dans les glaçons de ses rivières et le cristal de ses montagnes?

(11) De tous les oiseaux navigateurs, aucun ne pare mieux une rivière que les cygnes. Mais ce sont les despotes de l'onde. Ils ne tolèrent aucune espèce d'oiseaux subalternes. Dans les vastes fossés d'un vieux château que j'habitois, on avoit mis une dixaine de cygnes et une centaine de canards. Les fossés devinrent un champ de bataille, et au bout de quelques jours le petit escadron extermina la grande armée.

Les hiboux, il est vrai, composent seuls sa cour.
Mais la cigogne errante, et cependant fidèle,
Revient, tous les étés, habiter son séjour :
Sur ce palais superbe un palais fait pour elle,
S'entr'ouvre; elle y suspend le berceau de l'amour (12).

---

(12) La cigogne est rarement stationnaire : elle se compose deux patries et deux habitations. Elle émigre d'Afrique ou d'Asie, quand la chaleur y devient extrême. Elle fuit d'Europe alors qu'elle voit approcher la saison des glaces et des neiges. C'est l'hirondelle en grand. L'hirondelle maçonne son nid dans l'angle des châteaux, dans l'embrasure des fenêtres. La Cigogne place son aire sur le comble des tours, sur les clochers des villages, et même sur ceux des cités. Juvénal parle d'une cigogne qui s'étoit nichée au sommet du capitole. L'hirondelle, en voltigeant d'une aile rapide sur les campagnes, dévore tous les insectes ailés, moucherons, papillons, hannetons ; elle n'épargne pas même la bienfaisante abeille. La cigogne s'attache et se borne à détruire en un jardin les animaux rampans qui le ravagent ou l'infectent ; elle voudroit anéantir les familles nuisibles ou dégoûtantes des serpens, des crapauds, des limaces. Ainsi cet oiseau voyageur et domestique est, en quelque sorte, le collaborateur du jardinier; et par l'importance de ses services, et par la majesté de sa taille, et par un assemblage merveilleux de qualités morales, il devroit être regardé comme l'hôte le plus utile et le plus convenable à un jardin anglais. Il ne souffre sur lui, ni autour de lui, aucune trace de malpropreté ou de

Des touffes de rosiers et de lilas sauvage,
A travers les débris, font jaillir leur feuillage ;

---

souillure. Il s'accoutume à venir de lui-même aux lieux où il a été accueilli et caressé. Quelques jours avant l'époque de son départ, il va rechercher les personnes avec lesquelles il vivoit familièrement, et semble venir leur faire ses adieux et leur promettre son retour. Au moment fortuné de ce retour, au moment que le mâle et la femelle, après un long voyage, se retrouvent tous deux rejoints au même toît et au même nid, c'est un tableau digne de l'Albane que les transports de joie, les caresses de félicitation, les frémissemens d'amour qu'ils font éclater. J'en ai été le témoin, et des pleurs voluptueux coulèrent de mes yeux. Il est vrai que c'étoient mes élèves; c'étoient deux cigognes qu'un paysan des Vosges avoit dénichées sur un clocher, sans respect pour l'église, et, ce qui étoit plus coupable, sans pitié pour le père et la mère. Je les achetai, je les nourris de ma main, je les logeai, à la manière flamande, dans une roue étendue au faîte du château; j'observai leur enfance, leur adolescencence, leur virilité, et tous les caracteres qui les distinguent de la populace des oiseaux. Si tous les oiseaux sont doués de sentiment, la cigogne seule a des mœurs. Jamais de combat dans leur ménage. Jamais d'infidélité ni de refroidissement dans leur tendresse. L'amour paternel n'est pas moins vif, n'est pas moins constant que l'amour conjugal. Aucune mère, instruite par la nature, ou instruite par Rousseau, ne veille avec plus d'inquiétude sur le bonheur de ses petits, ne les nourrit plus sainement, ne les fortifie

Des murs, en serpentant, le lierre fait le tour :
Placé sur le sommet où croît la mousse et l'herbe,

---

mieux par de petits exercices et de légères tentatives dans les airs. Elle les y conduit, elle les laisse même s'y hasarder à des chutes qu'elle suspend, en volant à leur secours. Après une heure ou deux de cette éducation aérienne, elle les ramène ou les reporte dans le nid ; et là, par des caresses redoublées, par une nourriture abondante, elle paye leur docilité et répare leurs forces. Mais c'est à l'aspect du danger qui les menace que se montre la sensibilité maternelle : elle les défend avec héroïsme, ou périt avec eux. L'histoire de Hollande, en rapportant les miracles opérés par la liberté, n'a pas cru indigne de joindre au courage batave le courage d'un oiseau, et s'est plu à décrire, à célébrer la cigogne fameuse de Delft, qui, dans l'incendie de cette ville, après de longs et inutiles efforts pour sauver ses petits, se laissa consumer avec eux dans les flammes. La piété filiale récompense un jour tous les travaux et tous les soins d'un père et d'une mère si tendres et si vertueux. Ceux-ci sont-ils devenus trop foibles ou trop infirmes dans leur vieillesse ? toute la jeune famille travaille à les nourrir, s'empresse à les défendre, les soutient dans leur marche chancelante, et ne les abandonne enfin qu'à leur dernier soupir. Aussi les Grecs, qui aimoient à diviniser, à éterniser tous les grands et salutaires exemples, en promulguant une loi qui obligeoit un fils à nourrir ses parens, firent graver ce décret sur une table de marbre consacrée à la cigogne. Le respect pour la vertu est une religion. Chez les Athé-

Et voisin de la nue, un cerisier superbe
Fleurit chaque printemps, et du haut de la tour,
Il fait pleuvoir ses fleurs sur les champs d'alentour.
J'ai gravi, mesuré ces ruines sublimes:
Mon cœur s'en est ému : de nos vaillans aïeux
Tout y représentoit les tournois magnanimes (13).
Ils sembloient reparoître et combattre à mes yeux :
J'entendois sous leurs coups retentir les abîmes;
Juge de leurs combats, idole de leur cœur,
Du haut des tours, la dame admiroit le vainqueur (14).

---

niens, chez les Thessaliens, chez les peuples de l'Orient et ceux de l'Egypte, tuer un de ces oiseaux divins, étoit un sacrilège puni de mort. Cette religieuse vénération pour la cigogne se conserve en Flandre, en Alsace, et sur-tout en Hollande : on dit à Livourne qu'il vaut mieux battre le grand-duc qu'un juif : on dit à Amsterdam qu'il vaut mieux battre le stathouder qu'une cigogne.

(13) On croit comunément que l'usage des tournois est venu des chevaliers de la table ronde et des paladins de Charles-Magne. Cependant il est question de ces combats simulés, de ces fêtes guerrières dans tous les vieux romans de l'Asie, bien antérieurs à Charles-Magne et au roi Arthur.

(14) Le triomphateur du tournois le devenoit pour l'ordinaire de la dame du château. Le plaisir ne sembloit qu'une couronne, et la foiblesse se couvroit de l'enthousiasme. De là est né le préjugé des duels, préjugé bien plus enraciné dans l'esprit des femmes que dans celui des hommes.

Casques et boucliers, cuiraſſes gigantesques,
Cris d'armes, mots d'amour, devises de l'honneur
Cartels pour l'infidèle ou pour le suborneur,
De la religion les mélanges grotesques (15),
Tout garde sur ces murs vraiment chevaleresques,
La mémoire d'un siècle où l'épée, où la foi,
Où la galanterie étoient la seule loi.
« Siècle heureux pour un sexe aimé jusqu'au délire (16);
» Plus heureux pour le noble à qui tout fut permis (17);

---

(15) Chaque tournois commençoit par la messe. Au moment de l'évangile, tous ces spadassins-bigots tiroient leur glaive et l'agitoient dans l'air. Les nobles de la Lithuanie ont conservé cet usage dans leurs palatinats, et vont jouer tous les dimanches à l'église cette parade superstitieuse et sarmathe.

(16) Une femme s'avisa d'envoyer sa chemise à son chevalier, en lui ordonnant de s'en revêtir dans le combat. Il se dépouilla de ses armes, ne se cuirassa que de la chemise, sous laquelle il se crut invincible; et ayant vaincu en effet, il fut conduit au château et au lit de la dame, qui le reçut avec sa chemise encore sanglante.

(17) L'exercice du pouvoir absolu rendoit les seigneurs tyranniques, mais la passion de la chasse les rendoit atroces. Ils sacrifioient les moissons au gibier. Ils ne considéroient les bois que comme la demeure des biches. Une meute de chiens leur tenoit plus à cœur que la conservation de cent villages. J'ai vu des restes affreux de cette bestialité seigneuriale. Un malheureux paysan, mordu par un chien de chasse,

» Plus

» Plus heureux pour le prêtre à qui tout fut soumis (18);
» Siècle fatal aux rois, dont on bravoit l'empire (19);

---

l'assomma de son bâton : le seigneur furieux alloit fusiller le paysan, si moi et plusieurs autres n'avions détourné son fusil.

(18) Dans la querelle absurde du sacerdoce et de l'empire, les philosophes ont cru tout concilier en réduisant le premier à la puissance spirituelle. Ils n'ont pas considéré que c'étoit lui accorder plus que la puissance temporelle. L'empire des morts est le plus formidable des empires. Il enchaîne la conscience, il entraîne l'imagination. Si un misérable prêtre peut disposer de la vie future, il disposera de la vie présente. C'est ainsi que S. Bernard accumula des terres opulentes, en promettant quelques arpens dans le ciel. La doctrine ridicule du purgatoire a singulièrement enrichi l'église romaine. Cent et cent familles crédules se sont ruinées pour racheter l'ame de leurs ancêtres. Le savant abbé Thyers atteste avoir vu lui-même un autel consacré aux ames du purgatoire, et derrière lequel, à la fin de chaque messe, un prêtre caché lançoit une fusée vers la voûte du temple, pour peindre ainsi aux yeux du peuple une ame sortant des feux du purgatoire et s'envolant au ciel. Conclusion : le sacerdoce n'est, ni une puissance temporelle, ni une puissance spirituelle, mais une profession pieuse et une condition édifiante : toute prétention temporelle de sa part seroit une révolte, toute prétention spirituelle une sottise.

(19) Il est des anecdotes historiques qui peignent

» Siècle fatal au monde, où le démon fiscal
» Vint disputer le peuple au démon féodal (20).

---

tout un siècle. En voici une qui montre en raccourci l'anarchie féodale. Guillaume de Fezensac venoit de massacrer le sire d'Arnancour, et de dépouiller sa veuve de l'héritage conjugal. Elle accourut vers Louis VI pour implorer sa justice. Le monarque fit ordonner au meurtrier-usurpateur de réparer le meurtre, et de restituer le bien. Dites à votre maître, répondit le brigand, que je descends, par mes aïeux, de la race de Clovis : je restituerai la terre confisquée, alors qu'on me restituera un trône envahi. Odilon, le vénérable Odilon, abbé de Cluny, étoit parent de la veuve et voisin du barbare. Elle eut recours à ce religieux, dont la sainteté et l'éloquence devoient fléchir jusqu'aux impies. Odilon, attendri sur le sort d'une famille qui lui appartenoit, intercéda pour elle, au nom de l'équité, au nom de l'évangile ; enfin il menaça l'usurpateur des foudres de l'église : le barbare en sourit, et répondit au saint : Voici un papier qui écartera ces foudres. C'étoit un acte de donation qu'il faisoit de la terre usurpée et d'une vaisselle d'or à l'abbaye de Cluny. J'accepte pour elle, répondit le Saint, un bien qui n'est plus à ma famille, dès qu'il est consacré à mon ordre. La veuve abandonnée assiégea le couvent, l'abbé fut invisible, le saint fut inexorable. Innocent III occupoit alors le siège pontifical, et, ancien disciple des moines, il possédoit leur confiance. S'habillant en pélerine, sans autre cortège que ses enfans, vêtus

De ce château désert m'éloignant en silence,
J'escalade un sommet ombragé de sapins :

---

de même en pélerins, et sans autre équipage qu'un chariot traîné par des bœufs et conduit par un métayer fidèle, la veuve courageuse alla se jeter, à Rome, aux genoux du pape. Il la reçut, l'écouta, la plaignit ; mais le nom d'Odilon étoit si vénéré dans toute l'Europe chrétienne, qu'Innocent III refusa d'entrer en explication avec lui, et la sainteté papale n'osa lutter contre la sainteté monastique. Il se borna à des secours. Ensuite il proposa à la veuve d'embrasser la profession religieuse. Elle s'y détermina, pour s'affranchir de l'opprobre des aumônes. Consumée par la douleur et par la pénitence, elle termina sa triste vie, et, comme Jacques II, elle fit des miracles après sa mort, n'ayant jamais pu faire pendant sa vie celui de rentrer dans ses domaines.

(20) Le systême fiscal est né sous le règne de Charles VII. Les états généraux, ayant cédé au roi la taille des villages pour s'exempter du service militaire, produisirent, sans le savoir, une révolution dans la monarchie française. La force publique et la finance publique passèrent des mains de la noblesse entre les mains du roi, ce qui coupa les racines de la féodalité et propagea celles du despotisme. Celui-ci ne pouvant être collecteur ni recruteur en personne, créa d'un côté une armée fiscale pour recueillir les impôts, et de l'autre une armée militaire, qui, toujours sur pied, contint et ruina le royaume. Les seigneurs profitoient de la déprédation, et en même temps ils s'apitoyoient sur

Là, sur de noirs tombeaux vivent encore empreints
Les regrets de l'amour, le deuil de la conſtance (21).
Là, repose un héros : là, sa noble moitié
Repose. Là, mes yeux de larmes ont mouillé
Les monumens plaintifs de leur douleur fidèle.
Là, je nommois Thybaud ; là, je nommois Adèle ;
Là, je philosophois sur l'instabilité,
Et de l'architecture et de l'humanité.
Je disois : « En ces lieux soupiroit une amante,
» Triomphoit un guerrier, des peuples s'élevoient,
» D'ambitieux vassaux se liguoient, se bravoient :
» Les ans ont englouti leur demeure opulente,
» Les ans ont dévoré leur race turbulente :
» Ces restes de leur gloire, ensevelis comme eux,
» Cachent des noms obscurs, mais qui furent fameux.
» Séculaires témoins d'une ruine lente,
» Ces monumens ont vu tout changer, tout périr,

---

le sort du peuple : ils puisoient des millions dans le trésor du roi, et répandoient quelques écus dans le champ du pauvre.

(21) Les épitaphes y sont imprimées en caractères goths. Ce costume gothique a quelque chose de plus romanesque que le costume grec ou romain. Thybaud, seigneur de Betz, selon son épitaphe, mourut dans les croisades après bien des victoires remportées sur les Sarrazins. Adèle, qui l'avoit accompagné à la Terre-Sainte, rapporta sa dépouille, lui érigea ce mausolée, et tomba morte de douleur, au dernier coup de ciseau qui acheva d'orner ce monument.

» Et leurs débris croulans enseignent à mourir » (22).

Je quitte les tombeaux, ils suivent ma pensée :

---

(22) *Moiono lé cità, moiono i regni,*
E l'uom d'esser mortal per che si sdegni !
Le Tasse, Jérus. dél.

Ce qui distingue les tombeaux de Betz de cette foule de tombeaux factices dont on charge les jardins anglais depuis que le poète Young et le philosophe Hervey ont dépouillé la mort de cet aspect horrible sous lequel nos églises et nos cimetières nous la réprésentoient, c'est,

1°. Qu'ils sont placés sur une esplanade élevée, où l'on diroit que les mânes des morts respirent un air plus pur et plus libre. Au dessus de l'horizon, le soleil semble les saluer en se levant, et en se couchant, leur dire adieu. Les peuples-pasteurs de l'Ethiopie enterrent leurs morts sur les plus hautes montagnes, persuadés que l'ombre de leurs ancêtres veille de là sur leurs troupeaux.

2°. Qu'ils sont précédés par une longue file, par une procession funèbre de cyprès, de mélèzes, de pins, de sapins, et enfin de toute la famille des arbres mélancoliques. Cette avenue lugubre dispose l'ame à un recueillement silencieux et méditatif : car le moindre bruit étouffe ou évapore l'impression des tombeaux.

3°. Que leurs ornemens sont simples, sans bronze, sans dorure, sans pompe mondaine et sans bizarrerie d'artiste. Cette simplicité touchante rend plus sensible, et l'image de notre néant, et celle du siècle

Un spectacle m'éveille. A mi-côte placée,
S'élève une rotonde, un dôme solemnel :

---

où vivoient ces héros. A une tombe de pierre, à des vases d'argile, substituez un mausolée de marbre et des vases d'airain, vous frapperez les yeux, mais vous sécherez les larmes.

J'ai connu une mère qui pleuroit depuis deux ans un fils tué en duel. Elle conservoit dans une urne de terre un mouchoir teint de son sang qu'elle alloit tremper chaque jour de ses pleurs : elle voulut avoir une urne plus distinguée, et en fit travailler une superbe en porcelaine de Sève. Quand je vis ce changement, je dis : Voilà le deuil fini. En effet, dès que l'urne nouvelle arriva, la douleur ancienne disparut, et l'on cessa même de revoir le mouchoir ensanglanté.

4°. Qu'on a épargné aux morts les titres et les éloges, comme les dorures ; que leurs épitaphes sont naïves, et non ingénieuses ; que l'on s'y étend, non sur leur puissance, mais sur leur infortune ; enfin que l'on s'est complu à éterniser la mémoire de leurs amours, plutôt que celle de leurs grandeurs. On connoît la réponse de César au pontife égyptien, qui, après lui avoir montré le tombeau d'Alexandre, lui proposoit de voir les mausolées des autres rois : J'ai voulu voir Alexandre, et non des momies couronnées.

Je dois terminer cette note par un aveu : quelque touchans que soient les tombeaux de Betz, ils ne paroissent que des fantômes de théâtre, des funérailles d'opéra, lorsqu'on y arrive, après avoir visité,

On tailla dans le bois ce temple naturel (23).
Vêtus de leur écorce, et rangés en portique,
Des chênes, façonnés avec un art rustique,
Servent de colonnade, et de bancs, & d'autel.

---

dans le voisinage, l'île des peupliers, et l'élysée où l'ombre de Rousseau repose, comme lui, séparée du reste du monde.

(23) En effet, c'est un bûcheron qui a été le charpentier de ce petit oratoire boscaresque, fait à l'imitation de ceux où le principal Druide du canton venoit sacrifier aux dieux. On a choisi et coupé de jeunes chênes, d'une grosseur égale et d'une taille droite ; on les a étêtés à la même hauteur, et plantés en rond sur un tertre isolé d'où l'on découvre tout le pays ; on les a couronnés d'une coupole en bois, guirlandée sur ses bords de pommes de pin et de branches de chêne, où est attaché le guy sacré qu'adoroient les Druides. D'autres chênes, d'une tige plus ample, ont été taillés dans la forme d'un siège arrondi, avec un dossier fait d'une partie de l'arbre lui-même. Ces tiges qui servent de banc et celles qui composent le portique, conservent chacune leur écorce durcie par les années, de manière que l'on diroit que c'est un bosquet de chênes qui est sorti de terre sous la figure d'un temple. Construit de la même manière, un autel est au centre, et de là semble menacer encore les victimes. La secte des Druides appeloit ces horribles sanctuaires, *lieux de propiciation* : ce qui ressemble aux inquisiteurs, qui font écrire sur leurs bandoulières : *signes de miséricorde*.

Qui le croiroit? ce lieu si pur, si pacifique
Des superstitions étoit le nid cruel!
Là, jadis, tous les soirs effrayant les ténèbres,
Le Druide, entouré de cent torches funèbres,
Aux pieds de Theutatès égorgeoit un mortel.
Autour de lui preſſée, une foule stupide
Se disputoit un sang dont elle étoit avide:
Lorsque sur les troupeaux ce sang se répandoit,
Theutatès, disoit-on, lui-même les gardoit:
Il les gardoit du loup, mais non pas du Druide:
En pompe, tous les ans, parcourant les hameaux,
Il bénissoit ensemble et dîmoit les troupeaux (24).

---

(24) Les Druides étoient les prêtres des Celtes, c'est-à-dire, des habitans de l'ancienne Scandinavie, de la Germanie, de la Gaule et de la Grande-Bretagne. On les nommoit Druides, parce qu'ils tenoient leurs assemblées religieuses sous des plantations de chênes, arbres qu'ils vénéroient et qui s'appeloient druis en langage celtique. Ces prêtres, mi-savans et mi-sauvages, exerçoient sur leur peuple, à moitié chasseur et à moitié brigand, un empire absolu, une théocratie semblable à celle des pontifes hébreux, des mages chaldéens, des gymnosophistes de l'Inde et des hyérophantes de l'Egypte. Ils adoroient Mercure sous le nom de *Theutatès*, Mars sous celui d'*Hésus*, et Jupiter sous celui de *Taranés*, et ils leur sacrifioient presque tous les jours des victimes humaines, soit pour trafiquer de leur sang expiatoire, soit pour frapper d'une sainte horreur l'imagination des peuples. Si l'on en croit le poëte Lucain, ces imposteurs barbares étoient

» Des mensonges sacrés le commerce sordide
» Par-tout du sacerdoce a grossi le trésor;

---

une secte hypocrite d'athées qui entre eux se jouoient de la sottise populaire, en l'augmentant sans cesse par la terreur des dieux qu'ils rendoient incompréhensibles, afin de les rendre plus formidables : *tantum terroribus addit, quos timeant non nosse Deos.*

Selon Ammien-Marcellin, ils étoient partagés en plusieurs classes, les *Bardes*, qui étoient leurs poëtes et leurs annalistes; les *Cubages*, qui s'adonnoient aux calculs de la géométrie et aux découvertes des arts, et les Druides par excellence, chargés de deux terribles fonctions, d'immoler les victimes et de gouverner les hommes. Ecoutons Jules César : « Les » Druides, dit-il dans ses Commentaires, président » aux choses divines et aux affaires humaines. Ils » jugent les différens sans appel, et leurs sentences, » ainsi que leurs opinions, sont regardées comme le » jugement de Dieu. Si un mortel audacieux osoit » les contester, il seroit mis au rang des impies, re- » tranché de la communion druidiste, dépouillé de » tous droits de citoyen, banni enfin de toutes » les maisons, comme les malfaiteurs et les pestiférés. » Dépositaires de toute l'autorité, ils sont exempts de » toutes les contributions : ils portent le tonnerre » des dieux, le sceptre des rois, le collier d'or dont » se pare la noblesse, le guy sacré devant lequel se » prosterne la multitude; mais ils ne portent aucune » des charges de l'Etat ».

Dans le nombre des décorations sacerdotales, Jules César a oublié la baguette divinatoire. Il est vrai

» Par-tout le sacerdoce a bu le sang et l'or.
» Souvenez-vous des Juifs que massacra Moïse ;

---

que le privilége saint de deviner l'avenir étoit principalement affecté aux Sibylles-Druidesses. De là cette adoration, cette idolâtrie que les femmes inspiroient aux Celtes ; témoin l'exemple de *Velleda* et d'*Aurinia*, qui furent mises au rang des déesses, selon le rapport de Tacite. Cet historien rapporte aussi que les Druides présidoient aux assemblées nationales, et qu'ils imposoient silence au peuple et aux orateurs : *Silentium per sacerdotes, quibus tum coercendi jus est, imperatur.*

Le druidisme régna jusqu'à l'époque où la Grande-Bretagne fut conquise et civilisée par les Romains. Sous l'empereur Tibère, le sénat y envoya un décret bienfaisant qui abolissoit, non le culte national, mais les sacrifices de sang humain. Les Druides forcenés, soulevant le peuple, tombèrent à l'improviste sur la légion romaine, firent beaucoup de prisonniers, et les brûlèrent en pompe dans des statues colossales, tissues d'osier et de fil de fer, qui représentoient Theutatès, Hésus et Taranès. Le sénat romain prononça alors la destrucion des Druides. Ils se réfugièrent dans l'île d'Anglesey. Ostorius les y poursuivit avec des légions nouvelles. Attaqués dans leur dernier repaire, les tigres religieux se défendirent avec acharnement. On voyoit les femmes échevelées et les prêtres barbouillés de sang, accourir ensemble et hurler de concert sur les rivages. Les Romains, immobiles d'abord à ce spectacle, considèrent un moment la horde énergumène des deux sexes; ensuite s'élançant sur les barbares,

» Contemplez les bûchers que Rome canonise;
» Tout prêtre est un bourreau, patenté par la foi.
» Calomnier le sage, égorger l'incrédule,
» Rançonner l'ignorant, trafiquer de la loi,
» S'enrichir d'un remords, d'un doute, d'un scrupule,
» Se créer un empire aux portes des enfers,
» Peupler le ciel de sots, et la terre d'esclaves;
» Voilà les prêtres grecs, romains & scandinaves,
» Ceux du Nil, ceux du Gange, & ceux de l'univers » (25).

---

ils les dissipent comme des bêtes fauves épouvantées, s'emparent de l'île entière, immolent les Druides, enferment les Druidesses, et, la hache à la main, ils démolissent leurs autels, abattent leurs bois sacrés, et ne laissent enfin aucun rejeton de ce culte exécrable.

(25) Il est juste de faire une exception pour la Grèce, relativement à l'apothéose des sots et des monstres. Fille des poëtes et non des théologiens, la religion grecque n'a divinisé que les libérateurs du monde et les créateurs des arts; Saturne, le père de l'égalité; Atlas, l'oracle de l'astronomie; Cérès et Triptolême, les deux précepteurs de l'agriculture; Bacchus, le propagateur des ceps; Hercule, le gardien des chemins, des fleuves et du commerce. A la sagesse des apothéoses, la religion grecque joignit la beauté des formes et des images. C'est la seule qui ait conçu et représenté l'idée de la divinité sous une figure céleste et dans des proportions divines. La majesté de Jupiter et de Junon, la fierté de Diane, la dignité de Minerve, l'éclat d'Apollon, les graces immortelles de Vénus, et la gaîté naïve et variée des nymphes, des faunes,

Maudissant l'encensoir, je descends la colline,
Je découvre un désert; une grotte voisine

---

des satyres eux mêmes, charmoient tous les regards. On auroit dit que les artistes avoient chez eux chaque divinité qu'ils sculptoient; et en parcourant les temples de la Grèce, on croyoit voyager dans l'Olympe. Aussi les Grecs étoient la seule nation que ses fêtes ou ses dieux n'eussent pas attristée ou abrutie.

On ne peut pas faire la même exception pour la religion romaine. Rome ancienne adopta, il est vrai, les divinités et les fables de la Grèce. Mais elle y mêla toutes les extravagances des augures toscans, des devins de la Caldée, des corybantes de la Phrygie; elle adora les talismans de l'Egypte, les philtres de la Thessalie, le phallums de l'Inde; elle fit une loi de religion du supplice des vestales, et un livre d'Etat du galimathias des sibylles; enfin elle divinisa la peur, la famine, la peste, et tous les monstres couronnés qui la gouvernèrent pour sa punition.

Quant à la moderne Rome, c'est pis encore. Elle a produit le papisme, le monachisme, la théologie, l'inquisition, le célibat, la Saint Barthelemi, *et tout ce long amas de superstitions* qui ont hébêté et ensanglanté l'Europe. Les scribes et les pharisiens contre lesquels Jésus s'élevoit avec tant de rigueur, étoient des saints, étoient des philosophes, en comparaison des prélats et des moines de Rome. On l'appelle toujours la capitale de la religion : on devroit la nommer la capitale de la fraude et de l'imposture : tout y est faux ou contrefait. Elle a contrefait les évangiles;

Y sert de Thébaïde à l'hermite du lieu.
Caché dans ce vallon, non loin d'une chapelle
Qui domine la côte où sa ferveur l'appelle,
Il cultive à la fois son parterre et son dieu.
Les portraits réunis de cent anachorètes,
Des volumes pieux sur sa table assemblés,
Les murs vêtus de mousse, et de nattes meublés,
La paille sèche enfin décoroient ces retraites :
Un miracle, dit-on, changea dans un moment
Cet antre monacal en un réduit charmant.
On y voit resplendir, en un petit espace,
La nacre transparente et le corail vermeil.
Pénétrant dans la grotte, un rayon de soleil
L'illumine, et paroît un rayon de la grace (26).

---

elle a contrefait les décrétales; elle a contrefait les actes de donation de Constantin et de Charles-Magne; elle a contrefait les chartes de l'histoire et les décrets des conciles; elle a contrefait les reliques des saints, elle contrefait aujourd'hui les reliques plus précieuses de l'antiquité; elle contrefait les statues, les vases, les tableaux, les camées, les médailles, les manuscrits, et jusqu'aux urnes des Catons, des Cicérons et des Virgiles.

L'Anglais peu défiant, et le Russe peu instruit y vont échanger tous les jours leurs guinées et leurs roubles contre des antiques frauduleuses.

(26) Au lieu de fenêtres, on a pratiqué dans les murs de la grotte différentes petites lézardes, fermées

Au pied du Crucifix, l'hermite dans un coin
Célèbre son bonheur... auquel je ne crois point (27).

---

par des morceaux de verres blancs, jaunes, pourpres, violets, orangés, verdâtres, bleuâtres, rougeâtres. Ainsi, lorsque le soleil se fait jour à travers ces issues brillantes, ses rayons, teints de toutes les couleurs, produisent dans la grotte une lumière magique. On croiroit que l'hermite est un enchanteur qui fait descendre le soleil, ou un astronome qui décompose la lumière. Ce phénomène curieux n'est cependant qu'un enfantillage.

(27) Lorsqu'on visite un chartreux, on le retire, pour ainsi dire, un moment de son tombeau. Il revient au monde, il reprend la parole, il retrouve la joie. On prend cette satisfaction du moment pour celle de tous les jours. L'anachorète vous confirme dans cette erreur, en se croyant obligé de vanter les charmes et les bénédictions répandues sur sa solitude. Mais si, en pénétrant dans le fond du cloître, on pénétroit aussi au fond du cœur, on y trouveroit un vaste ennui et un désespoir immense. Je demandois à un jeune chartreux ce qui l'avoit conduit dans cet exil sacré : il me répondit : « J'avois seize ans : l'âge de » la puberté fut celui de la vocation : il falloit me » jeter dans le monde : on me dit que c'étoit le » chemin de l'enfer, je pris celui de la chartreuse, » croyant prendre celui du paradis : mais j'ai beau » roder autour, je ne vois qu'un pays perdu ». Touché de sa confiance, j'allois le voir et le consoler de temps en temps, lorsque j'appris qu'il étoit devenu

Non ; je ne croirai pas que le bonheur habite
Dans le sombre dortoir d'un pâle cénobite.
Nul plaisir ne repose, ou n'éveille ses sens.
Dans son maigre jardin, dans sa pauvre chaumière,
Il se croit investi de démons malfaisans :
Ils troublent son travail, ils troublent sa prière :
De l'hymen secourable à jamais séparé,
Du vautour des désirs son cœur est dévoré (28).
« Solitaires séduits, sortez de vos cellules ;
» Rompez, et vos prisons, et vos vœux ridicules :
» Dieu qui voit tout, ne voit dans votre célibat
» Qu'un triomphe hypocrite, ou qu'un affreux combat».

---

fou. Sa folie étoit fort innocente, quoique déplorable. Il passoit sa vie à calfeutrer ses portes et ses fenêtres, pour empêcher, disoit-il, le malin d'y pénétrer et de le battre. Il s'imaginoit aussi qu'en marchant sur la terre, il la faisoit trembler, et il marchoit à pieds nus et à pas lents, de peur de renverser le monde.

(28) Les hermites des Vosges étoient les seuls heureux de la race. Ils ne faisoient pas de vœux indissolubles, et ils exerçoient un talent profitable. Presque tous s'occupoient de la propagation des abeilles, pour expier le crime de ne pas concourir à la propagation des hommes. Ils finissoient, presque tous aussi, par revenir à la dernière. Après s'être fait un petit pécule, ils se faisoient un petit ménage, ils épousoient une femme laborieuse comme eux : rien de plus fécond que ces ménages, et rien de plus uni : c'étoient de véritables ruches. Le travail ramène à la propriété, la propriété rappelle au mariage, et le

L'oreille de l'hermite étoit scandalisée :
Loin de lui j'ai gravi la colline opposée (29):

---

mariage rattache l'homme à l'ordre social, et le remet à son poste naturel.

(29) Je hais la plupart des jardins anglais, à cause de leur ostentation mélancolique et de leur affectation dévotieuse. On y sème à pleines mains les couvens, les abbayes, les chapelles, les hermitages. On croiroit que ce sont des ex-voto faits par des malades, ou des fondations faites par des moines. J'excepte de ces moineries puériles et grotesques, le fameux Paraclet. Le souvenir d'Héloïse et d'Abélard est une de ces images sentimentales que le cœur humain contemple avec délices, et sur lesquelles les passsions ardentes, les passions éteintes ne cessent d'attacher leurs regards. Mais que faire de ces autres décorations claustrales qui ne représentent que des corridors fétides, des cloches monotones, des cellules où le lierre rampant et le triste ennui semblent s'être enracinés ensemble ? J'ai vu, en ce genre monacal, le chef-d'œuvre de la magnificence bigote. C'étoit un désert, où l'on avoit figuré en bois, en plâtre et en osier, tous les pères de la Thébaïde. On y voyoit l'hermite Paul nourri par son corbeau ; l'hermite Antoine assiégé par tout l'enfer ; Siméon-le-Stilite debout sur sa colonne ; le vieux Hilarion dont la chevelure et la barbe alongées jusqu'à terre, couvroient la nudité ; le pénitent Marcel, qui, après avoir assassiné sa maîtresse, se traînoit sur les ronces et sur les épines dégouttantes de son sang, etc. : ce petit monde cénobitique appartenoit à M.r de Baurepaire, seigneur bressan.

Bâti

Bâti sur un terrein inculte et montueux,
Un asile élegant, sans être fastueux,
M'accueille : au doux repos l'enceinte est consacrée :
La Méditation se présente à l'entrée :
Sur un lit circulaire elle invite à s'asseoir
Le romanesque Amour, l'ambitieux Espoir.
Dans cette solitude écartée et profonde,
Tendre Amitié ! mes vœux ne demandoient que toi.
« Le monde où tu n'es pas est un désert pour moi.
» Es-tu dans un désert ? tu me tiens lieu du monde !
» Tu verses sur nos maux le baume de tes pleurs,
» Sur nos adversités tu fais germer des fleurs ;
» Compagne de l'enfance, espoir de la jeunesse,
» Conseil de l'âge mûr, appui de la vieillesse,
» Tu charmes les mortels et tu les rends meilleurs !
» Tu ne les quittes point sur le bord funéraire ;
» Ta voix les encourage en ce rude chemin ;
» Le mourant sur ta vue attache sa paupière,
» Et tend encor vers toi sa défaillante main (30) ».
A la déesse ainsi j'adressois ma prière :
J'avance : à mes regards se montre un sanctuaire.
Fuyez, indifférens ; voluptueux, fuyez :
Au plus pur sentiment ces murs sont dédiés !
Solide en sa beauté, modeste en sa richesse,

(30) *Tu mihi curarum requies ; tu nocte vel atrà*
Lumen ; et in solis tu mihi turba locis.
Te spectem, suprema mihi cum venerit hora ;
Te teneam moriens deficiente manu.

Tibule, éleg.

Un noble péristile annonce la déesse.
Vingt bustes immortels représentent ces rois,
Ces héros, ces savans qui furent autrefois
Les dieux de l'amitié : réunis dans son temple,
Ils forment son cortège, et nous servent d'exemple(31).

---

(31) Les amis les plus célèbres dans l'histoire et dans la fable, sont Hercule et Philoctète, Thésée et Pirithoüs, Damon et Pithyas, Achille et Patrocle, Euriale et Nysus, Pilade et Oreste, Socrate et tous ses disciples, Alexandre et Ephestion, Antigone et son fils Démétrius, Atticus et Cicéron, Epictète et son élève Arrien, le vénérable Thrasea et le jeune Helvidius, Mustapha et Zéangir, Henri IV et Sully, Montaigne et la Béotie, etc. : on sera étonné de ne pas trouver dans cette nomenclature, ni femmes ni prêtres. Le dictionnaire historique, le dictionnaire mythologique n'ont pu fournir deux pontifes, ni deux héroïnes que l'amitié ait rendus illustres. Les femmes de l'antiquité s'enfermoient dans le cercle utile mais obscur des attachemens domestiques, et n'avoient entre elles aucune de ces liaisons éclatantes et périlleuses qui enfantent et qui exercent l'héroïque amitié. Quant aux prêtres, ils étoient bien liés entre eux par la communauté des intérêts et la complicité des impostures; mais en public ils affectoient d'être dégagés de tout attachement terrestre, et de n'avoir de commerce et de tête à tête qu'avec les dieux. Le monachisme moderne avoit renforcé et raffiné cette hypocrisie et cet égoïsme du sacerdoce antique. On interdisoit dans les cloîtres toute amitié particulière :

Sur elle, de la voûte, un jour égal descend,
Et de la vérité semble le jour naissant.
Sœur de la Liberté, compagne du Silence,
Elle a choisi sa place en ces bois écartés :
Leur ombrage éternel sert son indépendance,
Et ses oracles saints en sont mieux écoutés (32).
Voisine de ce temple, une forêt antique
Lève sur le vallon sa tête prophétique.
Ceinte de pins altiers, de chênes imposans,
Instruite par le ciel, instruite par les ans,

---

on ne vouloit que des membres dévoués à l'esprit de corps, des automates serrés et muets entre eux, comme des soldats prussiens.

(32) Dans une petite pièce de vers, où l'amitié se peignoit elle-même, elle commençoit ainsi son portrait : *j'ai le visage long et la mine naïve.* Quelqu'un à qui je lisois ces vers me demanda : pourquoi ce *visage long* que l'amitié s'attribue, au mépris des visages arrondis ou carrés ? Parce que, répondis-je, tous les peintres ont observé que les formes retraçoient les mouvemens habituels. Un visage tranquille, moins contraint, laisse ses muscles s'étendre en liberté; ainsi l'amitié qui a le calme par excellence, a pour physionomie un visage long. Minerve avoit cette forme dans toutes ses statues. Francklin et Washington de même. On dispute à M. de la Fayette de ressembler en tout à Washington ; mais on ne peut lui disputer ce trait de ressemblance. Au reste, il ne faut pas confondre le visage long de l'amitié, avec le visage alongé de la tristesse.

Elle étoit de ces lieux prêtresse souveraine,
Rivale de Dodone et sa contemporaine (33).
Les sens sont pénétrés à son auguste aspect
D'un trouble involontaire et d'un pieux respect:
Sous son ombrage épais les vanités se taisent,
Les folles passions s'éloignent ou s'appaisent;
Et sa voûte immortelle où les dieux ont passé,
Conserve cet air pur que l'olympe a laissé.
J'ai vu, non sans transport, les vénérables restes
Des bains religieux que receloient ces bois:

---

(33) C'est encore un des abus et des ridicules du genre anglais, que de prodiguer dans les jardins ces vieilles traditions, ces tristes souvenirs de la sorcellerie, les forêts enchantées, les antres prophétiques, le tombeau de Merlin, le sépulcre de Nostradamus, le chêne de Mambré, etc.: c'est de plus un piège tendu à l'esprit crédule et superstitieux des paysans. Les pythonisses, les négromans qu'ils rencontrent dans ces jardins, entretiennent la peur qu'ils ont des sorciers et des sortilèges, et la foi qu'ils prêtent aux devins et aux prédictions. Les gens du monde eux-mêmes, et les personnes les plus brillantes du sexe ne sont pas bien revenus de cette antique et misérable crédulité. On peut en juger par l'enthousiasme et les prosélytes qui ont rendu Mesmer, Cagliostro et tant d'autres illuminés célèbres parmi nous. J'ai vu Mesmer, et il a osé m'assurer qu'il avoit la puissance d'enchanter un arbre, de nouer l'aiguillette, de rendre immobile tout un troupeau: je lui répondis: Je crois que vous avez tout pouvoir sur les bêtes.

Les marbres abattus et dispersés sans choix,
De leur antiquité sont les témoins agrestes :
Phidias, Polyctète avoient sculpté ces toits.
Les Grâces y venoient respirer quelquefois :
Là, se rafraîchissoient les déités modestes ;
Là, peut-être, Phébé, dure pour Actéon,
Se montroit moins sévère aux yeux d'Endymion (34).
Assis près de ces bains aisément on s'oublie :
La volupté suit l'ombre et la mélancolie. . . .
Sortons. Suivons le cours de ce ruisseau si pur,
Qui, se précipitant de son asile obscur,
Teint des couleurs du ciel, reluit dans la verdure.
Librement, comme lui, j'observe la nature :
Dans son lit, dans mes yeux se peignent cent tableaux.
Ici, du peuplier le front léger vacille,
Là, du saule pleureur le feuillage fertile
S'abaisse jusqu'à terre et flotte sur les eaux (35).

---

(34) La mythologie grecque est, pour ainsi dire, la magnificence des jardins d'Italie. Ils en possèdent, ils en étalent les plus superbes restes. Tous les jardins de Versailles, de Marly, et des Tuileries, renferment aussi les plus beaux monumens en ce genre. Hors de là, je n'ai guère vu de jardin où la mythologie fût supportable. C'est presque par-tout des dieux grossiers et des héros mesquins.

(35) Cet arbre dont la propagation est un miracle, et dont le feuillage peut devenir une forêt, est en grande faveur chez les habitans d'Othaïti. Ils l'ont appelé l'arbre du grand seigneur, parce que les rois

Là, seul, un orme étend une ombre hospitalière,
Là, s'ouvre et s'arrondit une île irrégulière.
Peckin donna ce kiosque, et Nankin ces bateaux.
L'arbre compatriote et la plante étrangère,
L'arbuste montueux, la tige bocagère,
Rapprochés à nos pieds, rapprochent les climats :
Sur les Alpes, dans l'Inde, on arrive en un pas (36).

---

seuls du pays peuvent le planter devant leurs maisons. Ses branches courbées et recouvertes de terre, reproduisent chacune un nouvel arbre qui s'étend et se dirige comme l'on veut. A Othaïti il est la salle à manger des rois. *Voyages de Bougainville.*

(36) Le principal mérite des jardins anglais, c'est, à mon jugement, d'avoir depuis quelques années doublé l'importation des arbres étrangers, et d'avoir enrichi le sol européen des végétaux de l'Asie, de l'Afrique, et du Nouveau Monde. Pline a célébré Pompée et Vespasien d'avoir rapporté, au milieu de leurs triomphes et au devant de leurs enseignes, l'un l'arbre d'ébène, et l'autre celui du baume de la Judée. Avant ces deux héros, Lucullus, Cæcilius, et Appronius avoient transplanté de l'Orient à Rome, la poire et l'abricot du royaume d'Epire, et les cerises les plus renommées du royaume de Pont. Aux métaux fugitifs, aux marbres périssables qu'ils enlevoient pour la patrie, ils ajoutoient ainsi des richesses plus réelles, et qui alloient se propager et se reproduire chaque année. Les plantes utiles, les plantes agréables, soit par leurs fruits nourriciers, soit par les matériaux qu'elles fournissent aux arts, soit même par leur simple ombrage et leur majesté naturelle ;

Mais au côteau voisin la surprise m'entraîne.
Quel est ce monument qui règne sur la plaine ?

---

sont un des plus beaux présens que le voyageur, le navigateur et le riche propriétaire puissent faire au monde. Je voudrois seulement que l'on ne se rebutât pas des essais malheureux et des vaines dépenses que l'on a faits pour naturaliser et acclimater en France quelques espèces d'arbres qui seroient des ressources nouvelles et inépuisables pour l'aliment du pauvre et la subsistance des arts, tels que l'arbre à pain, l'arbre à soie, l'arbre à suif, l'arbre à cire, le sagou, le salep, le bananier et le coco. On dira que je veux refaire le paradis terrestre. Mais que ne peut la culture, l'industrie, la greffe ? La transmutation des métaux annonce que celle des terres est possible, et le cultivateur, homme de génie, est le seul magicien qui commande au soleil.

J'ai formé depuis long-temps un autre vœu qui ne paroîtra pas plus facile à accomplir. J'ai désiré cent fois que dans le nombre des nouveautés frappantes qui ornent et distinguent les jardins anglais, on essayât d'exécuter celle que je vais proposer. Ce seroit de grouper et de distribuer, en petits cantons différens, les différentes plantes étrangères, afin de représenter, dans un étroit espace, la région qui les produit. Au milieu de ces groupes, de ces sociétés végétales, on placeroit sur un tertre élevé la figure d'un habitant, leur compatriote, avec son costume ou sauvage ou policé, de manière qu'en faisant le tour du jardin on

Moderne pyramide, obélisque naissant,
Il consacre sans doute un prodige récent :
Je monte jusqu'à lui, j'approche hors d'haleine,
Je lis, en lettres d'or, ce mot si solemnel :
L'Indépendance Américaine.

A la valeur Républicaine
Betz dressa le premier un trophée immortel.
Posté sur les hauteurs, ce monument sublime
De loin, semble crier aux peuples qu'on opprime :
Esclaves de la Seine, et du Tage, et du Rhin,
Un mot peut vous sauver : il sauva l'Angleterre,
Il sauva l'Amérique, il sauvera la terre :
Quel est ce mot, qui, seul, brise les jougs d'airain?
Quel est ce mot qu'un roi craint plus que le tonnerre?
« Tout monarque est sujet, tout peuple est souverain ».
Que j'aime à répéter une leçon si grande !
Ma voix, depuis long-temps, demande, redemande
La liberté du genre humain.
Ah ! si vers nous, des cieux elle daignoit descendre!
Ainsi qu'un feu rapide on la verroit s'étendre !
Comme ses mouvemens seroient hardis et prompts !
Ni cent mille tyrans, ni cent mille escadrons,
Ni cent mille complots ne pourroient les suspendre :

---

feroit le tour du monde. Si jamais un monarque réalisoit ce plan cosmographique, quel homme se résoudroit à mourir avant d'avoir vu le superbe assemblage des arbres et des hommes de tous les climats?

Le char impétueux des révolutions
Ecrase dans son cours toutes les factions (37).

---

(37) L'indépendance américaine est, pour m'exprimer ainsi, le tocsin de la liberté universelle ; l'Europe, tôt ou tard, deviendra insurgente. La France donnera l'exemple. La fatalité des circonstances, la part qu'elle a eue aux triomphes de l'Amérique, le prodigieux essor de la philosophie moderne, et le caractère irrésistible d'un peuple impatient et mobile, tout augure, tout promet une révolution. L'immortel Franckin nous l'a prédite : « Vous ne tarderez pas, » nous a-t-il annoncé, à suivre l'impulsion de l'Amé- » rique, et vous irez plus loin qu'elle. En effet, nous » n'avions qu'à repousser une puissance éloignée : » vous aurez à étouffer trois nations ennemies, in- » corporées avec la vôtre. Nous n'avions aussi que » des plaies récentes et visibles à guérir : vous aurez » à extirper des cancers invétérés et profonds. Les » siècles, les tyrans, les esclaves en place, plus dan- » gereux que les tyrans, avoient amoncelé, entrelacé, » organisé vos abus, de manière qu'ils sembloient » naturels et indestructibles : ils composoient dans » leur désordre monstrueux, un ordre apparent qui » se soutenoit par son ensemble, et qui en impo- » soit par sa masse. Vos philosophes ont mis à décou- » vert ce gothique assemblage ; mais ils n'ont pu » renverser encore un préjugé qui lui sert d'appui : » ce préjugé consiste dans quelques souvenirs brillans » de votre histoire, dans quelques époques fortunées » de votre nation, enfin dans cette splendeur désas- » treuse, mais éblouissante, qui, du haut du trône

O ſuperbes forêts ! ô jardins magnifiques !
Quelle savante main orna votre séjour,
Dessina vos sentiers, vos temples, vos portiques,

» Français, semble couvrir au loin toutes les ruines » de la monarchie. Ainsi, pour tout réparer, vous » serez forcés de tout dissoudre. La précipitation des » réformes, la lenteur des remplacemens, le choc » plus ruineux des résistances aveugles, la défiance » subite, ou la subite ivresse d'une multitude irré- » fléchie ou irritée, le cri féroce de quelques tigres » éloquens, l'influence rapide des factions souter- » raines, qui, sans se montrer, donneront des secousses » à la terre, tout contribuera à vous jeter dans les » convulsions et le chaos de l'anarchie. Vous en sor- » tirez par la force publique, qui peu à peu dévorera » toutes les forces réfractaires. Mais vous en sortirez » mutilés et sanglans. Une seule nuit d'anarchie, » disent les Napolitains esclaves, cause plus de ra- » vages qu'un siècle de despotisme. Mais la liberté » resème en un champ fécond, et l'esclavage sur une » terre morte. Cinquante empires de l'Orient sont » déserts malgré leur renommée ; le janissaire turc les » a détruits, non par le glaive, mais par la tyrannie » de ses déprédations. Les marais de la Hollande, les » roches de la Suisse, les plaines de nos colonies » ont refleuri bien vîte après d'effroyables dévasta- » tions. Est-il possible d'échapper à ce fléau du » moment ? Non. Seroit-il préférable de demeurer » dans la fange des abus ? Non. Point d'art mécanique, » point de fonction importante qui n'expose les ci-

Quel fut votre architecte et votre peintre ? Harcour.
Harcour étudia, dirigea la nature :
Son esclave tantôt, tantôt son souverain,

„ toyens les plus utiles à des périls sans cesse renais-„ sans : faudra-t-il abdiquer les emplois, déserter les „ ateliers, pour chercher un abri dans l'inertie et „ l'inutilité ? Laissera-t-on languir dans le port le „ vaisseau commerçant, de peur du naufrage ? Lais-„ sera-t-on à fleur de terre les monumens de l'archi-„ tecture, de crainte qu'ils ne s'écroulent du haut des „ airs ? Français ! vous aurez à combattre, et vous „ vaincrez. Les parlemens ne seront pas le colosse le „ plus difficile à renverser. Quoiqu'ils paroissent „ s'enlacer dans les fondemens de la monarchie, ils „ ne sont recouverts que de vieux décombres, et ils „ se précipiteront comme une tour assise sur des „ roches usées. Les nobles, propriétaires de la moitié „ du royaume. opposeront la masse des richesses à „ celle du nombre : ils voudront d'abord s'ense-„ velir sous le trône, ensuite s'ensevelir sous leurs „ châteaux, enfin s'ensevelir sous l'amas puéril de „ leurs armoiries et de leurs décorations. Le clergé „ ne pourra jamais se détacher ni de Rome qui fait „ son indépendance, ni de ses abbayes qui font sa „ splendeur, ni de cette domination superbe qu'ils „ exerçoient sur le peuple, et qu'ils étendoient sur „ le philosophe. Ils résisteront jusqu'aux enfers. „ Souvenez-vous du mot du roi Edgard : J'ai réussi „ à chasser d'Angleterre toute la race des loups : j'ai „ voulu en chasser deux prélats turbulens ; je ne „ l'ai pu ".

Il sait déguiser la parure,
Il semble inventer le terrein.
De Kent et de Morel il a suivi les traces :
Sa main fait serpenter la ligne et le cordeau,
Abaisse, élève, unit, oppose ses surfaces,
Des bois entoure, isole, écarte le rideau ;
Asseoit ici de vastes masses,
Et là, suspend un grand tableau ;
Soumet à ses dessins le ciel, la terre et l'eau ;
Dans des lointains choisis marque d'heureuses places,
Et souvent par la serpe égalant le pinceau,
Forme une perspective aux dépens d'un rameau (38).
Le Raphaël des paysages,
Le poète des temps, Robert a crayonné
Ce château pittoresque en naissant ruiné.
L'artiste en les formant mutila ses ouvrages :
Les longs siècles pour eux furent de courts instans.
Chaque coup de marteau leur imprima cent ans.
Pour consoler, flatter leur précoce vieillesse,
Il leur donna l'orgueil de l'antique noblesse,

---

(38) La ligne ovale est certainement préférable pour la grace à la ligne droite ; elle est aussi la plus conforme à la pente et à l'inégalité du terrein. Mais à la longue on se fatigue et l'on s'ennuie du zig-zag perpétuel des petits sentiers. Cela me rappelle le mot de cet enfant que son précepteur vouloit empêcher de marcher sur le gazon : Je suis las de serpenter : laissez-moi courir.

Ses couronnes, ses tours, ses étendards flottans (39),
Ces créneaux meurtriers d'où tonnoit le salpêtre
Et foudroyoit au loin la cabane champêtre,
Enfin ces noirs cachots, l'effroi des habitans (40).
O châteaux oppresseurs ! ô palais insultans !
Murs de la tyrannie, asile des rapines !
Puissiez-vous désormais n'exister *qu'en ruines!*
Au lieu de ces barons qui vexoient l'univers,

---

(39) Il n'étoit pas permis autrefois aux simples propriétaires de placer des girouettes sur les toits de leur demeure, parce que les girouettes d'alors avoient la forme d'un étendard, et que les seuls seigneurs avoient le droit d'arborer la bannière sur leurs châteaux. Lorsqu'ils se faisoient la guerre entre eux, le drapeau, déployé sur la tour principale, y flottoit au gré des vents, dont il marquoit la direction ; et de là naquit l'usage des girouettes. C'est, je crois, la seule invention utile de la vanité féodale.

(40) On enfermoit dans ces cachots souterrains, non seulement le paysan coupable de crimes, ou insolvable pour ses dettes, mais encore ce qu'on appeloit alors un paysan indocile, un paysan raisonneur, un paysan insolent. On châtioit un geste libre, on punissoit un mot courageux. Je ne connois de plus rigoureuse tyrannie que celle des rois de Java: ils ordonnent, sous peine de mort, à quiconque leur parle, de détourner le visage, afin de détourner loin d'eux toute haleine un peu forte : malheur au meilleur citoyen qui auroit l'imprudence de souffler sur le roi! il seroit empalé.

On voit sur les débris de vos donjons déserts
Errer les loups cruels et les renards voraces :
Sous des noms différens ce sont les mêmes races (41).

. . . .

---

(41) Je suis bien éloigné de confondre les châteaux modernes avec les anciens, et les châtelains d'aujourd'hui avec ceux d'autrefois. Les châteaux modernes ne sont pas souillés du sang des vassaux ; mais combien sont encore baignés de leurs larmes ! A côté des statues, des tableaux, des bronzes, des dorures, des clavecins, des harpes, j'ai vu bien des cruautés, bien des vexations, bien des larcins sous le nom d'amendes et de redevances. Le pauvre suppliant et le riche superbe, considérés dans les glaces magnifiques qui paroient les salons, y formoient un odieux, un révoltant contraste. Les châtelains d'aujourd'hui sont distingués cependant, pour le plus grand nombre, par une réputation d'humanité, de philosophie et de politesse. Mais approfondissez ces brillantes superficies. Dans ces mortels si humains vous trouverez les ennemis implacables de leurs rivaux et les tyrans inflexibles de leurs inférieurs. Leur philosophie est encore moins solide que leur humanité : c'est un voile transparent de leur orgueil qui voudroit s'illustrer de l'éclat des lumières, en continuant de dominer à l'ombre des préjugés : si plusieurs s'élèvent contre les distinctions, ce n'est pas pour y renoncer, mais pour en usurper une nouvelle : ils ressemblent à cet homme d'une stature gigantesque, qui ne manquoit jamais de s'asseoir à côté des hommes de la moindre taille, afin de paroître encore plus grand. Quant à

Heureux qui jeune encore et libre en ses penchans,
A la cour, aux cités, a préféré les champs,
Et qui, loin du tumulte et dans un doux silence,
Au milieu des jardins va semer l'opulence,

---

cette politesse si vantée en eux, elle n'est guère, en dernière analyse, que l'art de graduer et d'assaisonner le mépris, tellement qu'on ne l'aperçoive pas, et qu'on le goûte même. En s'avançant vers vous, leur orgueil mesure sa marche. Un pas de plus leur seroit impossible à faire. Ils ont l'air de vous excepter, de vous retirer de la classe commune; mais essayez d'en sortir, ils vous y replongent. De peur même que votre bonhomie ne se méprenne trop à leurs caresses, ils ont soin de ravaler devant vous tous vos égaux, en les traitant d'hommes de néant. C'est le langage de tous les nobles de la terre. Le raya indien appelle l'homme du peuple, *parias*, c'est-à-dire, *homme infame*. Le noble d'Othaïti l'appelle *tata-einou*, c'est-à-dire, *homme vil*. Enfin j'ai vu en ce genre une démonstration complète : j'assistois aux derniers momens d'une grande dame, renommée pour sa politesse et son affabilité. Ses parens, ses amis l'environnoient en silence. Son fils, jeune homme de douze ans, étoit au chevet de son lit. On annonce M. le Curé, homme de la plus vénérable figure. Le jeune homme s'incline très-profondément devant le pasteur : la mère agonisante qui observoit son fils, lui dit : *Moins de révérences, mon fils : ce prêtre n'est qu'un roturier*. Elle expira. Je n'oublierai jamais ce trait édifiant ni cette mort exemplaire.

Fertiliser sa terre, en être le soutien,
Faire le bien du monde en cultivant son bien!
Adorateur constant des beautés naturelles,
Jamais exagéré, ni refroidi pour elles,
Il construit des jardins, non en décorateur,
Mais avec les projets d'un esprit créateur.
Sur un sol infécond versant un or fertile,
Il fait germer le sable, il fait fleurir l'argile (42).
Sous un roc où, jadis, s'engloutit un ruisseau,
Il exhume une eau vive et l'amène au hameau (43).
Fermier du pauvre, il plante, autour de sa chaumière,
Un verger qui promet, un jardin qui prospère.
L'élite des troupeaux, l'élite des bergers (44)

(42) Le sable mêlé avec l'argile la plus froide et la plus lente à produire, contribue à la réchauffer, et hâte ses productions. Dans les dégels, la neige et la glace qui couvrent un terrein sablonneux, fondent toujours plutôt qu'ailleurs; et les châtaigniers des Alpes, dont le pied est recouvert de sable, sont les plus précoces et les plus féconds.

(43) Une fontaine dans un village est le premier trésor du paysan, et le premier besoin des troupeaux et du bétail. Dieu récompense un verre d'eau donné à un pauvre : le bienfaiteur qui donne une fontaine, mérite un autel de la postérité qu'il abreuve.

(44) En Alsace, en Lorraine, quand on veut remettre en valeur une terre appauvrie, ou ranimer des troupeaux languissans, on prend pour fermier ou pour berger des paysans anabaptistes. M. de Lupcourt avoit fait venir un de ces bons pasteurs pour conduire ses

Arrivent,

Arrivent, à sa voix, des climats étrangers.
Jamais oisif, il va de sa main vigilante,
Presser le soc tardif, guider la serpe errante;
De sa vigne nouvelle exhausser les abris,
De ses vieilles forêts repeupler les débris:
Lui même enfin cultive, exemple vénérable,
L'arbre, le cep, l'épi qui nourriront sa table.

---

vaches de Suisse, ses moutons de Corse, et le bétail le mieux choisi de l'Europe. L'anabaptiste gouvernoit divinement ce peuple qui lui étoit confié; mais il refusoit de s'établir et de se marier dans un pays où il se croiroit, disoit-il, expatrié dès lors. Il fuyoit le commerce des paysans. Il menoit ses troupeaux sur les collines les moins fréquentées. Tout à coup il disparut avec eux. Que l'on imagine la colère du maître, la surprise du village, et le scandale de ceux qui croyoient à l'infaillibilité des anabaptistes. Le ravisseur cependant marchoit avec sa proie vers les frontières, sans être arrêté par les torrens, par les ravins, par les marais, et encore moins par le repentir. Il le fut par la maréchaussée qui le ramena aux lieux dont il fuyoit. C'étoit un spectacle de voir cette maréchaussée en armes et en bandoulières, environnant un troupeau nombreux qui suivoit son berger enchaîné à la queue d'un cheval. S'abandonnant à la miséricorde de son maître, il lui avoua finalement qu'il n'étoit pas anabaptiste, mais juif, et qu'il avoit cru pouvoir, en conscience, d'après les casuistes de la synagogue et les lois de Moïse, enlever les troupeaux et dépouiller les infidèles.

Le pontife du lieu, des laboureurs amis
A ses jeux, ses festins, chaque jour sont admis.
Il repousse des grands la visite importune,
L'hommage insidieux, l'insolente fortune.
Sa vie indépendante écarte loin de lui
Deux conseillers pervers, la chimère et l'ennui;
Et si d'heureux travaux charmèrent sa jeunesse,
D'héroïques bienfaits illustrent sa vieillesse.
Ange libérateur, il répara cent fois
L'injure des saisons et le crime des lois.
La Disette, au front pâle, aux regards faméliques,
Vient-elle épouvanter ces cantons pacifiques?
Il vole sur son char de maisons en maisons,
Distribuant le fruit de ses vastes moissons.
Ses généreux coursiers, chargés de ses richesses,
Par des hennissemens annoncent ses largesses.
L'abîme est-il comblé? d'un visage serein
Il ferme ses greniers, il rouvre son jardin.
Le premier fruit qu'il cueille est la philosophie.
Méditant les erreurs de l'une et l'autre vie,
Dans la FOI des vertus affermi chaque jour,
Il brave les enfers, comme il brava la cour.
Quand l'ombre de la mort couvrira sa demeure,
La paix embellira jusqu'à sa dernière heure.
Foible, expirant, il vient, de sa mourante voix,
Saluer ses jardins, ses champs, ses prés,
Avec ce riche empire et ce vaste héritage,
Il lègue à ses enfans le bonheur du village,
Et reposant sa tête et son cœur vertueux,

Il finit de ses ans le cours majestueux.
Sa cendre, déposée au fond du sanctuaire,
Sera l'objet touchant du culte populaire :
Tout le hameau dira : « Chaque pas qu'il a fait
» A laissé dans nos champs la trace d'un bienfait.
» Passant, prie avec nous aux pieds de ce grand homme :
» L'amour public l'invoque : il juge mieux que Rome ».

J'AI passé dans le village même où l'on regrettoit l'homme bienfaisant que j'ai dépeint. Je logeai chez le curé, homme instruit et assez raisonnable, mais qui ne l'étoit pas au point d'être tolérant. Après quelques phrases d'oraison funèbre sur le mort, il s'étendit sur sa censure. Il a été sans doute, lui dis-je, en procès avec vous ? — Non ; il m'a cédé au contraire des droits litigieux. — Il vous traitoit peut-être avec froideur ? — Avec la plus tendre amitié et une cordialité touchante. — Peut-être en son jeune âge il aura usé un peu librement avec vos paysannes de la licence seigneuriale ? — Il a porté jusqu'au scrupule le respect des mœurs. — Auroit-il

envahi quelques arpens des communes ? — Pas un seul de nos habitans qui ne tienne de lui, ou une vigne, ou un champ, ou une maison. — J'ai aperçu des manufactures aux environs de ce village : s'étoit-il arrogé sur elles quelques privilèges exclusifs ? — Celui de les secourir : durant toute sa vie il n'a pas laissé un pauvre désœuvré, ni un atelier désert, ni une boutique croulante. — Négligeoit-il par hasard les devoirs de religion ? Il les accomplissoit régulièrement : il a rebâti mon église : il a renouvelé tous les ornemens ecclésiastiques : il a fondé une place de maître d'école : il a institué une maison de sœurs de la charité, et il a laissé un fonds suffisant pour l'entretien d'une pharmacie : il a été, en un mot l'image de la divinité ; mais, hélas ! il n'y croyoit pas : il étoit athée : je n'ai pu le convertir : il auroit gagné le paradis tout entier : hélas ! en ce moment il brûle en enfer.

Le pauvre curé se désoloit. Je tirai de

ma poche l'apologue qu'on va lire : c'est l'ouvrage de Franklin, cet homme divin que l'oracle de Delphes auroit nommé, avec Socrate, le sage de l'univers.

« Il y avoit un homme de bien, nommé
» Montrésor, qui étoit fort malade : son
» curé, croyant qu'il alloit mourir, lui
» conseilla de faire sa paix avec Dieu, afin
» d'être reçu en paradis. Mais Montrésor
» lui dit : J'ai peu d'inquiétude sur ce sujet ;
» car, cette nuit, j'ai eu une vision qui
» m'a fort tranquillisé. Quelle est-elle ?
» dit le bon pasteur. J'ai été, lui dit-il,
» à la porte du paradis, avec une foule
» de personnes qui vouloient entrer. Saint
» Pierre demandoit à chacun, de quelle
» religion il étoit. L'un répondoit : *Je suis*
» *catholique romain* : Eh bien, disoit Saint
» Pierre, entrez et prenez place parmi les
» catholiques. Un autre dit qu'il *étoit de*
» *l'église anglicane*. Eh bien, dit Saint
» Pierre, entrez et placez-vous parmi les

» anglicans. Un autre dit qu'il étoit *Quaker*.
» Entrez, dit Saint Pierre, et mettez-vous
» au rang des Quakers. Enfin il m'a de-
» mandé de quelle religion j'étois. Hélas!
» ai-je répondu, je n'en ai point d'autre
» que la loi naturelle et l'amour du genre
» humain : le Saint réfléchit un instant,
» ensuite il me dit : Entrez toujours et
» placez-vous où vous voudrez ».

Le curé, après avoir lu cet apologue, rêva un instant comme Saint Pierre, ensuite il me dit avec ingénuité : En écrivant son apologue, Franklin étoit plus frappé de l'idée de Dieu que de celle du peuple. Je pense, comme lui, que la vertu seule doit être d'un grand poids dans la balance d'un Dieu juste : mais peut-on espérer qu'elle suffise pour conduire un peuple grossier? Non; il a besoin encore du frein de la religion. Il faut par de mystérieuses cérémonies étonner ses regards; il faut lui montrer des statues d'anachorètes, des

tableaux de pénitens, des processions de pontifes et de lévites ; il faut, pour subjuguer son imagination, faire mugir l'enfer sous ses pieds. Les pratiques pieuses, les petites dévotions, la légende dorée, les fausses apparitions des morts, tout cela contribue à le rendre moins féroce et plus docile. Une croix plantée sur un tertre, une chapelle bâtie au bord d'un précipice, une madone nichée dans le tronc d'un vieux chêne au fond d'une vaste forêt, un hermitage accrédité par une relique miraculeuse, sont pour lui des rencontres heureuses ou des pélérinages édifians. Sortez le paysan du temple magique des superstitions, vous le replongez dans son ancienne barbarie ; il cessera d'obéir en même temps que de croire ; il bravera les supplices de la grêve aussi hardiment que ceux de la foi ; en un mot, il ne craindra ni le ciel ni la terre, dès qu'il ne craindra plus d'être damné.

Je répondis à l'éloquent pasteur : Votre

raisonnement porte sur deux principes ou sur deux préjugés faciles à détruire, l'importance des opinions religieuses et l'utilité des pratiques dévotes. L'expérience de tous les peuples et de tous les siècles est contre vous. Le judaïsme n'a produit que des usuriers et des pharisiens ; le mahométisme que des esclaves, des eunuques et des fatalistes aveugles ; le christianisme que des nuées de moines, des légions de sectaires, un monde d'hypocrites ou d'enthousiastes, et dix à douze siècles de schisme politique et de guerres civiles ; le culte de Zoroastre qu'un collège de diseurs de bonne aventure, une compagnie de fabricans d'amulettes, et une nation efféminée qui a été vaincue par une poignée de Grecs, une phalange de Macédoniens, et une populace de Turcs ; la foi de Brama que des Gymnosophistes charlatans, des Nayres oppresseurs, des Banians avides, des Parias abandonnés, le baptême du Gange et l'incendie

des veuves ; enfin la religion d'Osiris que des Hiérophantes silencieux, des Pharaons persécuteurs, d'inexplicables énigmes, d'absurdes traditions, des momies qui attendent la résurrection, et des pyramides qui chargent encore une terre d'esclaves. Voilà pour l'importance des opinions religieuses. Voici pour l'utilité des pratiques dévotes : jugez-en, Monsieur le curé, par un simple coup-d'œil : jetez un regard sur les peuples catholiques : quel est le plus fidèle observateur de ces pratiques monacales ? L'Espagnol, le Portugais, l'Autrichien, l'habitant du Tibre et le voisin du Vésuve : or est-il dans le monde catholique une race plus fainéante et plus cruelle que la race espagnole, un troupeau plus servile et plus lascif que le troupeau portugais, des brigands plus déprédateurs et plus sanguinaires que les pandours et les hussards de l'Autriche, des mendians plus superbes, plus fourbes, plus vindicatifs que ceux du capitole, une horde plus sau-

vage, et en même temps plus corrompue que les Lazaroni de Naples ? Jetez un regard sur la foule innombrable des sectes chrétiennes : quelles sont celles qui abhorrent le plus ou pratiquent le moins toutes vos dévotions automates et idolâtres ? Le Calviniste, les frères Moraves, les Hernutes, les Anabaptistes et les Quakers. Or est-il, dans toute l'étendue de la chrétienté, des sujets plus laborieux ou des ministres plus savans que ceux du calvinisme ? est-il des religieux plus charitables ou des missionnaires plus héroïques que les freres Moraves et les Hernutes ? est-il des laboureurs ou des bergers qui servent mieux la terre par leurs travaux champêtres et leur probité pastorale que les Anabaptistes ? et qui enfin oseroit exiger, pour ses sermens les plus solemnels, pour ses contrats les mieux accompagnés de témoins, la foi que l'on accorde à la simple parole et à la promesse solitaire de l'incorruptible Qua-

ker ? Jetez un regard sur les annales de notre Empire. Quels ont été nos rois les plus barbares et les plus perfides ? Ceux qui furent les plus dévots. Clovis embrassoit la croix d'une main, et de l'autre il fendoit le crâne de son beau-père et de ses soldats. Gontran fondoit des monastères et les dotoit de ses plus belles forêts, tandis qu'il faisoit lapider un de ses chambellans, soupçonné d'avoir tué un bufle dans une forêt royale, et qu'il incendioit une cathédrale superbe où le duc Boson, son ennemi, s'étoit réfugié. Charles le Chauve soumettoit sa tête chenue à toutes les couronnes d'épines dont les évêques l'accabloient : il exécutoit les pénitences les plus sévères qu'ils lui imposoient ; il visitoit, pieds nus, des chapelles bâties sur des lieux escarpés ; et pendant ces pieux exercices, il faisoit arracher les yeux à Bernard son neveu. Louis IX, au milieu de sa piété exemplaire, au milieu de sa sainteté véritable, paya le

tribut à la fausse dévotion. Il abandonnoit son conseil dès que l'*Angelus* sonnoit l'heure de sa prière. Il vouloit abandonner le trône pour s'ensevelir dans un cloître dominicain. Il abandonna son peuple fidèle pour aller égorger des peuples innocens. Il exhortoit ses courtisans à ne réfuter les argumens d'un hérétique ou d'un impie, qu'en plongeant dans leur sein leur épée jusqu'à la garde. Il condamna, dans le même esprit, tout Français à qui un blasphême ou un simple jurement échapperoit, à porter sa langue imprudente sous un fer brûlant; loi digne d'un Néron qui auroit voulu venger Dieu lorsqu'on l'injurioit étourdiment, comme il se vengeoit lui-même lorsqu'on s'endormoit au théâtre au récit de ses vers. Saint-Louis auroit dû suivre la maxime du sénat romain, qui, en fait de sacrilèges obscurs, prononçoit toujours que les Dieux seuls en étoient juges, parce qu'eux seuls savoient ce qui les bles-

soit ou non : *Deorum offensæ, diis curæ.* Je me suis étendu sur ce roi canonisé, parce qu'on connoît mal sa dévotion. On connoît mieux celle de Louis XI ; la sainte madone à laquelle il faisoit la confession de ses crimes, et la confidence de ses complots ; l'hostie consacrée qu'il portoit sous sa cuirasse, pour opposer un double rempart aux assassins et aux remords ; le crucifix béni à Rome, aux pieds duquel il juroit ses alliances, et signoit ses traités, mais sous lequel étoit un bref du pape, qui annulloit ses sermens et ses promesses ; les pélerinages solemnels qu'il faisoit dans les provinces, et qui se terminoient toujours par envahir les unes, et par expolier les autres ; enfin l'hermite de Calabre, qu'il fit venir au lit de la mort, pour avoir en lui une garde imposante contre les démons et contre les conspirateurs. Il fut absous par François de Paule, mais il ne sera pardonné par aucun siècle. On connoît aussi l'imbé-

cille dévotion, et le règne non moins imbécille d'Henri III; les superstitions et les débauches ultramontaines dont il avoit hérité de sa mère; le fanatisme et la prodigalité sarmates qu'il rapporta du trône polonais; les processions de ses flagellans; et les prostitutions de ses favoris; le serment fait sur les autels aux ligueurs, et l'assassinat des Guises dans son propre palais. Louis XIII eut les mœurs d'un derviche, et la férocité d'un sultan; abandonnant sa conscience à ses directeurs, et son peuple à ses visirs; dédiant le royaume à la mère de Dieu, et laissant mourir de faim sa propre mère exilée par son ministre; méditant chaque jour sur l'évangile, et s'attendrissant aux préceptes de l'humanité, et chaque jour voyant d'un œil sec les têtes les plus illustres bondir sur l'échafaud; encourageant, par des édits et par des largesses, le saint instituteur de la rédemption des captifs; autorisant et pro-

clamant la traite des nègres. Louis XIV, vers son déclin, se précipita dans la dévotion ; il prit pour femme une béate, et pour conseil un énergumène. Ce fut l'époque des mauvais ministres, des guerres désastreuses, des taxes exorbitantes, des persécutions fanatiques, des dettes, et des dragonnades qui ont dévasté la France. A présent, M. le curé, jetez un regard sur votre paroisse et sur vos paroissiens. Quels sont, parmi eux, ceux qui se vouent à toutes ces images consacrées, à toutes ces adorations iconoclastes, à tout ce matérialisme religieux ? De pauvres idiots qui se prosternent devant leurs saints de bois, devant leurs croix de pierre, comme les noirs devant leurs fétiches, les Lapons devant leurs cailloux ; les Esquimaux devant leurs huîtres, les Indiens devant la queue d'une vache. Ils sont persuadés que tous ces simulacres entendent leurs prières, et peuvent changer le cours de la nature, soit

pour détourner de leur champ la gelée et la grêle, soit pour faire pleuvoir sur leur cabane les dons de la fortune, soit pour obtenir un injuste héritage, soit pour arracher au sort un lot considérable. Telles sont les espérances judaïques et charnelles qui fascinent ces esprits grossiers et stupides, la lie de chaque village. Mais vous n'ignorez pas, M. le curé, et le monde sauvage et le monde civilisé l'ont éprouvé tour à tour; vous n'ignorez pas que ces brutes stupides, en un moment, se changent en bêtes féroces. Ni vos madones, ni vos croix, ni vos saints ne peuvent arrêter cette soudaine métamorphose. Un insensé ou un brigand répandent-ils la terreur de la disette? le premier convoi de blé sera arrêté, saisi, pillé, en face de ce crucifix qui s'élève et domine sur votre village. Un pasteur vindicatif, ou un praticien avide, en procès avec le seigneur de la terre, osent-ils sou-

lever

lever contre lui et contre ses desseins toute cette populace superstitieuse ? les torches et les fourches à la main, elle ira incendier le château, et mettre en pièces ses habitans, à la vue et sous les yeux de cette vierge sainte, placée entre le château et l'église, et aux pieds de laquelle brûlèrent tant de cierges, et fuma tant d'encens. Ce saint si révéré, et niché dans le creux d'un chêne, empêchera-t-il ses faux adorateurs d'abattre les jeunes rejetons, et de dégarnir la forêt qui lui sert de temple ? Cette chapelle, postée au bord des précipices, pour préserver de toute chute le voyageur pieux qui s'est agenouillé à son entrée, arrêtera-t-elle ce braconnier téméraire, qui, berger autrefois, prioit pour son troupeau en ce réduit sacré, et qui, chasseur aujourd'hui, s'expose, à ses côtés, aux ravins, aux ronces, à la prison, et à l'exil ? Ce diable qui, sous la forme d'un dragon, veillé sur la porte du verger curial ;

empêche-t-il le jeune paysan, si peureux de l'enfer, d'escalader les murs, pour aller grimper sur ce cerisier qui l'attire ? Non, M. le curé. Tant que vos adorateurs d'images ne seront animés que d'affections vagues, de sentimens indécis, le moindre lien suffira pour les retenir, le moindre épouvantail pour les écarter ; mais s'élève-t-il une passion forte et hardie ? elle secoue tous les nœuds, elle franchit toutes les barrières. Lorsque, dans les andes et dans les vallées du Pérou, les Espagnols vont à la chasse des vigognes, ils commencent par tendre des cordes dans les endroits par où elles pourroient s'échapper au premier bruit de la chasse. On attache à ces cordes, de distance en distance, des chiffons d'étoffes des plus bizarres couleurs. Cet animal est si timide, qu'il s'arrête comme pétrifié. Le chasseur arrive, et, grace aux chiffons, il enlève une abondante proie. Cette abondante proie peut cependant lui

échapper. Parmi ce troupeau pusillanime ; se trouve-t-il ou survient-il un alpaca ? Cet animal, plus fort et plus courageux, sauve les imbécilles et immobiles vigognes ; d'un bond il franchit la corde, rompt l'enceinte, et le troupeau enhardi s'agite, se redresse et s'élance à sa suite.

Votre comparaison est frappante, me dit alors le curé ; elle me rappelle un trait qui lui est conforme. Je me promenois avec mon vicaire, non loin d'un vignoble qui est hérissé de toute part d'une haie vive, élevée et impénétrable. Cependant nous vîmes un petit escadron de jeunes pâtres qui se disposoient à la franchir, pour aller cueillir du raisin. Mon vicaire se mit à les prêcher. Il s'avisa de leur dire que derrière cette haie formidable étoit posté un diable plus terrible encore. Nous poursuivîmes notre promenade. Quand tous ces jeunes maraudeurs nous eurent perdus de vue, le plus hardi se leva, et dit : Mes amis, je

veux aller manger du raisin à la barbe du diable. Il t'emportera avec ses griffes, s'écrierent les autres. Eh bien, reprit le jeune aventurier, vous verrez quelle figure il a, et quelle mine je ferai. Soudain il monte à l'assaut, et les bras, et les pieds, et le visage tout en sang, il saute dans la vigne, et se retournant vers ses camarades, il s'écrie : Il n'y a point de diable, il n'y a point de diable. Toute la bande rassurée passe comme elle peut à travers les ronces, et dansant en chœur, et avalant des grappes entières, elle répète : Il n'y a point de diable, il n'y a point de diable. Depuis cette scène ridicule, je n'ai jamais pu prononcer en chaire le mot d'enfer, que tout mon auditoire ne sourît. L'exemple d'un enfant a guéri tout le village de la peur du diable. — Tant mieux. — Oui, dans vos principes; mais que mettre à la place du diable ? — L'Etre suprême sans image, la morale de Jésus sans interprète ; celle

de la nature avant d'être pervertie ; des lois faites pour le peuple, et non pour les grands ; moins d'inégalité dans les tributs et les fortunes ; plus de proportion entre les impôts et les revenus , entre les travaux et les salaires ; l'agriculture honorée comme le premier bienfait de l'industrie ; la noblesse réduite à son véritable honneur , à celui de s'immoler pour la nation ; la corvée , la taille , et la roture , avant tout , extirpées de la terre , comme trois arbres pestilentiels qui ne produisoient que des fruits de mort. — Mais , Monsieur , tout cela arrivera-t-il ? — Tout cela arrivera. La France , depuis deux cents ans , est grosse d'une révolution ; elle accouchera avant la fin du siècle (1).

(1) Il ne faut pas oublier que cet ouvrage a été fait en 1785. Voilà pourquoi l'auteur n'y parle jamais de la révolution que comme d'une espérance , ou d'une perspective. *Remarque de l'Editeur.*

FIN.

NOTICE

Des Ouvrages de M. Cérutti, qui se trouvent chez Desenne, Imprimeur-Libraire, au Palais-Royal, n°s. 1 et 2.

L'Aigle et le Hibou, fable écrite pour un jeune prince que l'on osoit blâmer de son amour pour les sciences et les lettres, 1783, avec des notes. 1 l. 16 s

Recueil de quelques pièces de Littérature, en prose et en vers, contenant : Dissertation épistolaire sur les monumens antiques et les monumens funèbres, sur les langues et sur le style. — Portrait historique du Charlatanisme, fait par lui-même dans un moment de franchise. — Les Echecs, poème, 1784, 1 liv. 16 s.

Mémoire pour le Peuple Français, 1788. 1 liv. 4 s.

Etrennes au Public, 1788, suivies de la Harangue miraculeuse, ou le Muet devenu Orateur. 1 l. 4 s.

Vues générales sur la Constitution Française, ou exposé des droits de l'homme, dans l'ordre naturel, social et monarchique. . . . . 1 liv. 10 s.

Consultation épistolaire touchant l'opinion par ordre ou par tête. 6 s.

Observations rapides sur la Lettre de M. de Calonne au Roi. . . . . 1 liv. 10 s.

Exhortation à la concorde, envoyée aux Etats Généraux sous le nom du Roi. . . . . 1 liv. 4 s.

Lettre à M. le vicomte de Noailles, sur sa motion du 4 Août. 6 s.

— Les Soixante Articles, ou Réflexions finales sur les droits de l'homme, et du citoyen, et du monarque, 1 liv. 4 s.

— Harangue de la Nation à tous les citoyens, sur la nécessité des contributions patriotiques. . 1 liv. 4 s.

— Traité de la Sanction royale, mis en maximes pour le peuple . . . . 6 s.

— Idées simples et précises sur le papier-monnoie, les assignats forcés, et les biens ecclésiastiques, suivis d'une réponse à M. Bergasse et à M. de Montlosier, et terminées par une note importante sur M. Burke. . . . . 1 l. 10 s.

— Lettre de M. Cérutti, adressée au Café de Foi, au sujet d'un Ecrit de M. Schmits, membre de l'Assemblée nationale. . . . . 6 s.

Lettre de M. Cérutti à MM. les Rédacteurs du Moniteur universel, au sujet de quatre scènes scandaleuses arrivées au Palais Royal, suivie d'une Lettre à M. Cérutti, renfermant vingt-un griefs contre M. Necker. . . . . 12 s.

— Lettre de M. C***, à Mad. de ***, au sujet de deux Billets ridicules que M. de L*** a fait courir et imprimer. . . . . 6 s.

Lettre de M. Cérutti à MM. les Rédacteurs de la Chronique de Paris, au sujet de M. Necker. . 12 s.

Lettre curieuse sur la rencontre et les aveux d'un brigand nommé Camaro. . . . . 6 s.

Correspondance abrégée entre Madame *** et M. Cérutti, sur la noblesse, sur le décret de l'assemblée nationale, et sur les observations de M. Necker, concernant les titres, les noms, et les armoiries. . . . . 1 l. 4 s.

— Traduction libre, ou plutôt imitation de trois Odes d'Horace, applicables au temps present. . 1 l. 4 s.

— Réponse de M. Cérutti à la lettre de M. l'abbé Arthur Dillon, suivie d'un mémoire circonstancié, envoyé par la garde nationale de Montauban au comité des rapports. . . . . 1 l. 4 s.

— Eloge funèbre de Mirabeau, prononcé dans l'église de Saint-Eustache. . . . . 12 s.

— Adresse de l'Assemblée électorale du Département de Paris à l'Assemblée nationale, séance du mardi soir 14 décembre 1790. . . . . 6 s.

— Epître en vers irréguliers, sur les jardins, l'agriculture, les assemblées provinciales, les ministres, les parlemens, la tolérance, etc., écrite en 1787 à M. de Marnesia. . . . . 12 s.

— Bréviaire philosophique, ou Histoire du judaïsme, du christianisme, et du déïsme, en trente-trois vers; par le feu Roi de Prusse; et en trente-trois notes; par un célèbre Géomètre. . . . . 12 s.

N. B. *On a rassemblé tous ces ouvrages, qui forment une collection de deux gros volumes; il n'en reste que deux cent soixante exemplaires. Prix, 12 liv. franc de port.*

De l'Imprimerie de DESENNE, rue Royale, butte Saint-Roch, N°. 25. 1792.